

M E R C È R O D O R E D A

LE JARDIN
SUR LA MER

*Roman traduit du catalan
par Edmond Raillard*

ÉDITIONS ZULMA
Paris • Veules-les-Roses

ℒ *Jardin sur la mer*
s'inscrit dans notre

**BIBLIOTHÈQUE IDÉALE
DES LITTÉRATURES EUROPÉENNES**

Cet ouvrage a été traduit avec le soutien
de l'Institut Ramon Llull



La couverture du *Jardin sur la mer*
a été créée par David Pearson.

Titre original :
Jardi vora el mar
Rodoreda, Mercè

© Club Editor, 1967.
Published in agreement with Casanovas & Lynch Literary Agency.
© Zulma, 2025, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
n'hésitez pas à consulter notre site.
www.zulma.fr



Dieu est au fond du jardin.

ROBERT KANTERS

Moi, j'ai toujours aimé connaître tout ce qui arrive aux gens, bien que je ne sois pas bachelier... C'est parce que j'aime les gens. Et les propriétaires de cette maison, je les aimais. Mais cela fait si longtemps, de tout ça, qu'il y a bien des choses dont je ne me souviens plus. Je suis trop vieux et parfois je m'embrouille malgré moi... Pas besoin d'aller voir des films à l'Excelsior, les étés où ils venaient avec leurs amis. L'un d'entre eux peignait la mer. Feliu Roca, c'est comme ça qu'il s'appelait. Il avait fait des expositions à Paris et je crois qu'il est connu à Barcelone et qu'il a gagné beaucoup d'argent grâce à cette étendue bleue. Il l'a peinte de toutes les façons : calme, en folie, avec de hautes vagues, avec des vaguelettes. Verte, de la couleur de la peur. Et grise, de la couleur des nuages. Des marines. Il disait qu'il peignait des marines et ses amis lui disaient qu'il ferait mieux de faire des taches, que c'était ça qui plaisait aux Américains. Et ils se moquaient de lui, disant que la mer avait été assez peinte comme ça, et lui... Un garçon charmant, avec des cheveux tirant sur le blond et des yeux bleus un peu endormis, somnolents. Parfois il bégayait.

Quand il n'obtenait pas les couleurs qu'il voulait : celles qu'il mélangeait, je veux dire. Et il me disait : « Il est plus difficile de peindre cette bête bleue que de s'occuper des fleurs. » Et je lui répondais : « Oui, vous avez raison. Les fleurs poussent toutes seules. C'est peut-être pour ça qu'on a aussi peu de mérite à être jardinier... » Je lui disais ça pour lui faire plaisir et alors il m'expliquait que lorsqu'il aurait peint la mer sous tous les aspects que peut prendre la mer il me peindrait, moi, assis au soleil. Je ne le croyais pas, bien sûr... Chaque été, quand il venait, j'étais content de le revoir et je crois que lui aussi était content de me voir. Six étés... En tout, six étés et un mauvais hiver... Ils avaient une amie – elles étaient deux qui venaient toujours – qui s'appelait Eulàlia. L'autre s'appelait Maragda. Elle était modiste et avait été la patronne de madame Rosamaria, qui avait travaillé avec elle quand elle était jeune, et c'est comme ça qu'elles étaient devenues amies. Quand elles revenaient du bain, le matin, je m'arrangeais pour être occupé aux corbeilles, juste là. À celle-ci, couverte de mimosa épineux ; pour les entendre parler. Et toute cette gaieté, toute cette jeunesse, tout cet argent... Et tout de tout... Deux malheurs. Un jour, j'ai vu un oiseau se laisser mourir. C'était sans doute un oiseau désespéré, comme Eugeni.

La première fois que Madame et Monsieur sont venus, c'était au début du printemps ; ils venaient de se marier. Lui, je le connaissais déjà. Je l'avais vu

deux fois : quand il était venu voir la propriété avant de l'acheter et une autre fois, quand il est venu voir comment avançaient les travaux qu'il faisait faire. La deuxième fois, il m'avait dit qu'il me gardait, que je lui convenais comme jardinier. Ils avaient fait leur voyage de noces à l'étranger, suivi d'un court séjour ici. Beaucoup de promenades et de moments passés sur le mirador à regarder le va-et-vient de la mer et le ciel avec tout ce qui bouge là-dedans et bien serrés l'un contre l'autre et parfois enlacés. Si c'était le jour, quand je m'approchais je toussais pour les prévenir et, bien que ce ne soit pas un péché que deux personnes mariées se tiennent enlacées, je pensais qu'ils seraient fâchés que je les voie. Quima, la cuisinière, était venue pour ces quelques jours. Ensuite, ils ont pris l'habitude de l'engager pour la saison, parce qu'en été la cuisinière qu'ils avaient à Barcelone allait dans sa famille. Quima me demandait de lui raconter tout ce qu'ils faisaient dans le jardin et moi je lui demandais de me raconter tout ce qu'ils faisaient dans la maison, parce qu'elle savait beaucoup de choses par Miranda, une des femmes de chambre, qui venait du Brésil. Cette Miranda portait une robe noire, tellement étroite sur tout son corps, aussi mince que celui d'un serpent, qu'elle aurait mieux fait de ne rien porter du tout. Et un tablier en dentelle, pas plus grand que la main. Et elle n'était pas peu fière. Mais Quima ne pouvait pas m'en raconter beaucoup, parce qu'il ne se passait pas grand-chose. Parfois, monsieur Francesc mettait une olive dans la bouche de madame Rosamaria et elle

la prenait entre ses dents... Lui, on voyait bien qu'il était fou d'elle. Quima m'a dit que quand Miranda lui racontait ça, elle, Miranda, qui était plutôt couleur de réglisse, elle devenait toute blanche. D'envie, d'après Quima. Il semblerait qu'elles sont comme ça, ces filles du Brésil. Un jour où ils étaient partis se promener en voiture, Quima m'a fait monter en haut et moi j'avais très peur qu'ils reviennent et qu'ils nous prennent sur le fait, et elle m'a dit : « Tu vas voir ces bijoux ! Monsieur Francesc est un des hommes les plus riches de Barcelone. » Et elle m'a montré beaucoup de bijoux et elle disait tout le temps qu'ils étaient en brillants ; et aussi un collier, avec une poire verte qui pendait au milieu. Des gens riches pour de bon. Et pas méfiants. Par les rainures d'un store, nous avons regardé le jardin. La villa d'à côté et les terres tout autour, ce n'était alors qu'un champ d'herbe et de lézards.

Ils sont partis et ils ont dit qu'ils reviendraient en juin avec des amis. Ils m'ont donné les clefs et m'ont confié la maison, que je devais aérer de temps en temps. Quand j'ai reçu la lettre qui disait qu'ils revenaient, je me suis réjoui. Conformément à leurs instructions, j'ai embauché Quima pour l'été et elle était rouge de joie, parce que dans sa lettre monsieur Francesc disait qu'il aimait beaucoup sa façon de préparer les soles au four. Miranda est arrivée deux ou trois jours avant, avec de grosses valises, sans dire un mot. Moi, je me suis occupé de mes plantes, à l'extérieur. Et elle de la poussière, à l'intérieur. Ils sont venus par la mer. Quelques jours plus tard, nous

avons entendu la sirène du petit bateau et tout de suite après je l'ai vu approcher, et quand il a été assez près du rivage ils ont mis à l'eau le canot à moteur et ils sont restés sur la plage, parce qu'ils étaient en tenue de bain, et ils ont commencé à nager et une de leurs amies a commencé à patiner sur l'eau, comme une marionnette. Ils ont amené avec eux un professeur qui leur apprenait à patiner comme ça et madame Rosamaria, pour rire, m'a demandé si j'aimerais apprendre et je lui ai dit que pour moi c'était un peu tard. Elle m'a demandé s'il y avait des fleurs malades et je lui ai dit qu'elles étaient toutes en bonne santé, Dieu merci. Ils ont pris Mariona comme femme de chambre : une fille du village que je connaissais de vue, très jeune, petite et à la peau aussi lisse qu'un galet.

La nuit, depuis l'allée de tilleuls et de mûriers, je regardais souvent leur chambre. J'ai toujours aimé me promener la nuit dans le jardin, pour le sentir respirer. Et quand je m'en lassais, je retournais sans me presser à ma maisonnette et je sentais la vie paisible de tout ce qui est vert et plein de couleurs en plein jour. J'ai commencé à me rendre compte que quelqu'un se promenait dans le jardin tard dans la nuit. J'ai fait le guet et j'ai vu que c'était Miranda. J'étais très fâché, parce qu'elle se promenait avec une branche à la main et elle m'en fichait de grands coups sur les plantes. Une nuit, je me suis montré et je l'ai traitée de tous les noms.

— Miranda ? m'a dit Quima un jour. Je ne l'aime pas. Méfiez-vous des gens qui sont debout quand c'est l'heure de dormir. Ce que Miranda voudrait... Mais

il me semble que Monsieur ne s'intéresse qu'à une seule chose... Elle peut dormir tranquille, madame Rosamaria.

— Il y a des hommes qui aiment les personnes qui viennent de loin et ça les fait penser à des arbres et à des plumes multicolores. Ils préfèrent ça, lui ai-je dit.

Et Quima m'a dit que j'étais fou à lier et qu'elle ne m'adresserait plus la parole. Pas si fou que ça. Mine de rien, Miranda tendait ses filets.

J'ai mis longtemps à en apprendre sur mademoiselle Eulàlia, celle qui savait patiner sur la mer. Elle avait la peau blanche et les cheveux noirs, et un air réservé. Elle n'était pas comme Madame, qui répandait une atmosphère qui ressemblait au beau temps. Au début, j'ai cru que Feliu, le peintre, était amoureux de mademoiselle Eulàlia, mais il avait assez de maux de tête avec sa peinture et un jour où j'ai plaisanté à ce sujet il m'a dit que les femmes qui faisaient des manières ne lui disaient rien ; que les femmes, il valait mieux que ce soit quelqu'un d'autre qui les amuse et qu'à un bouquet de roses il préférerait un bouquet de... Et du doigt il m'a montré des fleurs. « Des digitales, ai-je dit, des fleurs simples. » Et il m'a dit : « Il y a des femmes qui m'avalerait tout cru, si je ne faisais pas attention, et adieu le peintre, avant même d'avoir commencé. »

Je ne sais pas s'il avait raison et lui non plus ne devait pas le savoir, mais ça nous faisait rire. Et, de temps en temps, Quima me demandait ce que Miranda faisait la nuit.

— Rien. Elle se promène... Tant qu'elle n'abîme pas mes plantes, qu'elle fasse ce qu'elle veut.

Une nuit où il y avait beaucoup de lune, elle s'est baignée. Sans la lune, je ne l'aurais pas reconnue. Elle est entrée dans l'eau en courant, comme si elle entraînait dans une mer d'encre. Et quand elle est sortie de l'eau, elle brillait comme une olive. Elle s'est étendue sur le sable et elle y est restée si longtemps que j'ai cru qu'elle s'était endormie. Et l'eau, sssaaah, ssaaah, tantôt je monte, tantôt je descends... J'ai imité le chant de la grenouille et Miranda, aucune réaction. Immobile comme une morte. À la fin, j'en ai eu assez de chanter. Je suis allé me coucher et alors que je commençais à m'endormir : coââ... coââ... coââ... Juste sous ma fenêtre. Je l'aurais tuée. Mais j'ai fait semblant de dormir et depuis lors je l'ai toujours regardée de travers.

Un jour, Madame est venue voir le jardin et je lui ai montré les semis. « Vous voyez tout ça ? lui ai-je dit. C'est tout petit, mais ça va devenir des fleurs et quand vous serez partis elles auront fleuri et il ne restera rien, juste des petites graines. » Elle avait l'air un peu estomaquée, parce que personne ne lui avait jamais expliqué aussi clairement ce qui se passe avec les petites plantes qui naissent d'une graine. Je l'ai bien regardée. Elle était belle. Elle avait quelque chose que moi, qui ne suis qu'un jardinier, je ne saurais peut-être pas expliquer. Ce que je ne sais pas expliquer, surtout, c'est les choses délicates... Et même

si un jardinier c'est quelqu'un d'un peu différent des autres gens, parce que nous avons affaire à des fleurs, et nous avons aussi affaire à la terre. On peut dire qu'une chose compense l'autre. Mais avec elle, je veux dire avec Madame, c'était comme si je n'avais affaire qu'à des fleurs. Je m'embrouille un peu, je crois. Mais Madame me plaisait beaucoup... Pour la regarder, c'est tout. Parfois, j'avais envie de lui dire : « Asseyez-vous, je vais vous regarder. » Je n'ai jamais osé, évidemment. Mais je le lui aurais dit si je n'avais pas pensé que et d'un, elle aurait cru que j'avais perdu la raison, et de deux, elle m'aurait peut-être congédié.

— Il y a longtemps que vous habitez ici ? m'a demandé Feliu un jour où je le regardais peindre.

— Au village ?

— Non. Sur la propriété.

— Quand je suis revenu de l'armée. Dans ce jardin, il y a des arbres que j'ai plantés moi-même, et pas les plus jeunes. J'ai connu deux propriétaires. Madame Pepa, une dame avec un caractère de tous les diables et plus vieille que la marche à pied. Et monsieur Rovira, bon comme le pain et qui ne se mêlait jamais de rien. Mais les propriétaires actuels me laissent embellir le jardin, surtout avec des fleurs de saison, et dès le premier jour ils m'ont dit de ne pas regarder à la dépense.

— Vous aimez ce que je peins ?

— Je ne sais pas trop... On dira ce qu'on voudra, moi, la mer, je la préfère au naturel.

Et un jour il m'a dit de m'asseoir, qu'il préparait une couleur et qu'il voulait que je lui dise ce que j'en

pensais, parce que lui il n'avait plus les yeux en face des trous, et il m'a fait griller au soleil parce qu'il n'en finissait pas avec son petit pinceau. Il était ravi quand je lui ai dit que la couleur ressemblait beaucoup à la couleur de l'eau, en moins léger... Et quand je lui ai dit que j'avais du travail, il m'a dit de ne pas partir tout de suite et, pour ne pas être malpoli, je suis resté encore un petit moment.

Miranda faisait beaucoup de simagrées pour le conquérir. Elle lui disait qu'il fallait qu'il la peigne devant les rhododendrons. Moi il m'avait dit qu'il me peindrait, sans que je le lui demande. Et Miranda se mettait devant lui et faisait des mines et prenait des poses et lui demandait comment il la préférait, jusqu'au jour où il lui a dit qu'il n'avait pas le temps de la peindre, mais qu'il la dessinerait. Il l'a gardée plantée debout pendant plus d'une heure et il la grondait tout le temps parce qu'il disait qu'elle avait bougé. La fille avait l'air d'être en bois et c'est tout juste si elle osait respirer. Quand il lui a montré le dessin, elle est partie furieuse, parce que Feliu avait dessiné un crapaud.

Mademoiselle Maragda disait qu'à la place de Madame elle mettrait Miranda à la porte séance tenante. Elle était jolie et c'était un danger. Et, malgré tous ses efforts, elle ne la faisait pas rire du tout. Apparemment, madame Rosamaria lui avait dit un jour qu'elle aimait le danger et qu'elle ne ferait rien et qu'elle n'avait peur de rien. Monsieur Francesc, quand sa femme était à côté de lui, il ne voyait rien d'autre.

« Oui, a dit Feliu un jour, il est clair qu'il tient beaucoup à elle, peut-être plus que je n'aurais cru au début, avec l'histoire d'Eugeni. » Cette année-là, ils étaient venus avec des amis français qui avaient une fille. Ils logeaient à l'auberge de Bergadans, mais ils passaient toutes leurs journées ici. La fille patinait sur l'eau et parfois la dame s'installait à la cuisine pour préparer une spécialité. Moi, ça m'amusait toutes ces allées et venues, mais ils m'esquintaient un peu le jardin et un jour j'ai dû demander à Madame de leur dire, en mettant les formes, que s'ils voulaient des fleurs qu'ils me demandent de les leur cueillir, parce qu'ils les arrachaient et abîmaient les plantes. La jeune Française est tombée amoureuse de Feliu. Enfin, amoureuse... Ce que je veux dire, c'est qu'elle s'est accrochée à lui comme de la glu. Toute la journée, elle était devant lui, ou derrière, et elle a dit qu'elle voulait apprendre à peindre et le monsieur français a demandé à Feliu s'il voulait être le professeur de sa fille et Feliu a été obligé de dire oui pour ne pas être déplaisant envers Monsieur et Madame, mais dans le fond il maudissait la demoiselle et le père et toute la cour céleste. Et la voilà chargée d'un chevalet et d'une boîte de peinture, et le plus fort c'est que le père mettait son grain de sel et donnait des conseils à ce pauvre Feliu, qui enrageait. Il me disait : « D'abord, elle devrait apprendre à dessiner, cette créature céleste... » Mais ce qu'ils voulaient, aussi bien les parents que la fille, c'était voir des couleurs. Le jour où je lui ai raconté ça, Quima m'écoutait à peine. C'est le jour où elle

m'a fait remarquer que Madame était toujours et seulement avec ses amies. Le matin elles se baignaient et ensuite elles allaient dans les villages des alentours et elles y déjeunaient. Les messieurs allaient comme qui dirait d'un côté et les dames de l'autre. Et Miranda est revenue à la charge, mais contre monsieur Francesc.

À la fin de l'été, Monsieur est venu me voir pour me dire qu'ils allaient donner une grande fête avant de partir et que je devais enlever la corbeille qui se trouvait entre les deux magnolias. J'ai cru avoir mal entendu. Qu'est-ce que vous dites ? ai-je demandé. Il a répété et j'ai eu le plus grand mal à surmonter ma surprise.

— Juste quand elle est en fleurs, avec des lis du Pérou et des pensées de Hollande ? Vous croyez qu'une corbeille en pleine floraison, c'est comme une chaise qu'on peut déplacer, tantôt ici et tantôt là ?

Mais je n'ai pas eu le choix. Il a fallu que j'enlève la corbeille et à la place ils ont mis une table qui allait d'un arbre à l'autre, d'au moins dix mètres de long.

Le lendemain, je m'occupais des œillets d'Inde et je respirais leur odeur, un peu amère, quand Quima s'est approchée de moi en essuyant ses mains à son tablier, et la première chose qu'elle m'a dite c'est :

— Il paraît qu'ils vont engager des extras.

— Et qui c'est ?

— On verra bien.

Et elle est repartie toute soucieuse. Madame lui avait dit que le jour de la fête elle n'aurait rien d'autre

à faire que laver et essuyer la vaisselle. Et veiller à tout prix à ce qu'il y ait assez de glace. À cette époque, la nouvelle villa était un champ de misère, avec des mauvaises herbes et des lézards, et les bestioles qui font de la musique, des grillons, quoi. Eh bien le jour de la fête, tout était occupé par les automobiles. Le professeur de patin était déguisé en voleur, avec un trousseau de rossignols accroché à la ceinture. Ils étaient tous déguisés. La petite Française en papillon jaune et bleu et sa mère en démon. Deux jours plus tôt, les électriciens étaient venus installer des lumières dans le jardin et une semaine auparavant mademoiselle Maragda, la modiste, avait fait venir une bande de filles de son atelier et elles étaient toutes au deuxième étage, à confectionner des vêtements pour la fête. Et elles allaient à tout bout de champ à Barcelone pour acheter des dentelles et des rubans, et il manquait toujours quelque chose et Quima et Mariona devenaient folles à cause de tout le travail qui leur tombait dessus. Trois jours avant, les averses ont commencé. Dès qu'ils préparaient quelque chose, il se mettait à pleuvoir comme vache qui pisse. La mer était démontée et la petite Française collée à Feliu comme une sangsue, Monsieur et Madame de mauvaise humeur, le professeur de patin toute la journée à can Bergadans à jouer aux cartes avec le monsieur français. Les filles cousaient et tout le monde regardait le ciel avec inquiétude. Les topinambours, derrière ma maisonnette, étaient par terre, le canot à moteur s'est détaché et ils ont dû aller le chercher avec une barque

et le professeur de patin a failli y laisser la peau parce que la mer était comme un diable en furie. Je restais enfermé toute la journée ; de temps en temps, je regardais par la fenêtre et, si la pluie s'arrêtait un peu, j'allais jeter un coup d'œil pour voir les dégâts dans le jardin. Et la nuit glou... glou... glou... le bruit des rigoles. Et la dernière nuit de pluie, ça a été énorme.

Coups de tonnerre et éclairs en veux-tu en voilà. Impossible de dormir. J'avais la fenêtre ouverte et je voyais les arbres et l'eucalyptus bim, bam, secoués d'un côté à l'autre. Et les feuilles les plus fragiles tombaient par terre et j'ai eu plusieurs gouttières au plafond. Au petit matin, tout s'est calmé et la pluie tombait régulièrement, sans excès. À dix heures, le soleil est apparu comme un prince et la mer est devenue toute bleue.

La fête a commencé avec des feux d'artifice. Madame Rosamaria, quand elle est venue me voir pour me demander d'ouvrir les portières des voitures et de leur dire de les mettre dans le champ à côté, pour ne pas gêner, m'a aussi demandé si les artificiers pouvaient préparer leur affaire dans ma maisonnette. Et ils ont rempli ma salle à manger de caisses de fusées et si ça avait pris feu tout aurait explosé.

Tout le monde connaît les feux d'artifices, évidemment. Mais des comme ça, je crois qu'il n'y en avait pas de pareils dans le monde. Ça a duré une demi-heure, montre en main. De marguerites et d'étoiles et de bouquets de toutes les couleurs... Il y avait un

motif qui était composé d'étoiles et elles sont restées figées dans l'air pendant près d'une minute, sans se désagréger, et j'ai failli y passer, parce que je retenais ma respiration sans m'en rendre compte. Feliu est venu me trouver.

— Ça vous plaît ?

— Quelle nouba !

— Vous savez pourquoi ? Cette fête...

J'ai dû lui dire que je ne savais pas et alors il m'a dit que madame Rosamaria était enceinte et que monsieur Francesc avait voulu fêter ça.

— Pas possible !

Nous nous sommes accroupis en même temps, parce qu'on avait allumé un chapelet de pétards et beaucoup de fusées et des tas de flammèches nous tombaient dessus. C'est alors que monsieur Francesc est arrivé, très fâché.

— Qu'est-ce que vous faites là ?

— Eh bien, rien de particulier, je regarde.

— Vous avez oublié que je vous ai dit de rester à l'entrée ? De nouveaux invités sont arrivés et ils ont laissé leur voiture au milieu du jardin.

Avec Feliu, nous sommes allés voir la voiture et Feliu est monté dedans et l'a conduite dans le champ. Au retour, nous sommes passés au milieu des gens et les musiciens avaient commencé à jouer et tout le monde dansait et j'ai vu les extras sous les magnolias, debout derrière la table. La pauvre Quima ne savait pas où donner de la tête... Ils étaient six, vêtus de noir, avec des revers brillants et les cheveux ter-

riblement gominés. Tout d'un coup, je me suis rappelé que je devais rester à l'entrée et j'ai filé comme l'éclair et j'y suis resté jusqu'à onze heures. Il m'a semblé que cela suffisait. Ensuite, je suis retourné les voir danser et j'ai regardé les extras de près. Ils les avaient amenés de Barcelone et ils servaient très bien tout ce que les invités leur demandaient, avec de très bonnes manières. Madame Rosamaria était habillée en princesse, avec des voiles couleur fumée couverts de pierreries qui brillaient et les cheveux défaits. À la fin, je me suis lassé de toute cette agitation et je suis allé au mirador, mais Monsieur était là, déguisé en squelette, avec deux messieurs qui portaient une cape de soie, et à ce que j'ai pu entendre ils parlaient de la tempête et du canot à moteur qu'ils avaient dû aller chercher alors que ça soufflait fort. Je suis allé à ma maisonnette et, par la fenêtre qui donne sur l'arrière, j'ai entendu parler. Comme on ne fait pas de bruit en marchant avec des espadrilles, je me suis approché tout près et c'était mademoiselle Eulàlia et Maragda.

— Je ne sais pas ce qu'elle veut de plus. Tu te serais mariée, toi ?

— Quelle question... Mais j'attends qu'il se passe quelque chose.

— Quoi donc ?

J'ai toussé involontairement ; elles se sont tues et sont parties.

Alors que je commençais à m'endormir, Quima est venue me chercher, en toute hâte. Pour me demander

si j'aurais l'amabilité de les aider à la cuisine, pour laver la vaisselle, parce qu'elles ne suffisaient pas à la tâche. Elle était très vexée, parce qu'on ne l'avait pas laissée rôtir les poulets. Sur la table, sous les magnolias, il y avait de tout. Des montagnes de morceaux de poulet. Des piles de saucisses et de jambon blanc et de jambon salé. Et de la mortadelle et toutes sortes de mets délicats et des crevettes sans carapace, couvertes de mayonnaise. Les invités disaient je prends ça et ça je n'en veux pas. S'ils avaient envie de se servir ils se servaient et s'ils avaient la flemme de se servir les extras les servaient et le champagne coulait à volonté. La jeune Française en a bu un peu trop et il paraît qu'on l'a emmenée se coucher à minuit, que la tête lui tournait et que ses ailes de papillon étaient toutes froissées. Une dame s'est mise à chanter et à danser et les autres ont fait cercle et l'ont applaudie très fort parce que c'était un très beau spectacle. À une heure du matin, un groupe est allé se baigner et ils riaient. Moi, j'ai aidé à la cuisine du mieux que j'ai pu, c'est-à-dire assez peu. Deux heures passées à essuyer les assiettes et à la fin je leur ai dit que ça suffisait comme ça et que j'allais me coucher parce que le lendemain personne ne ferait le travail qui m'attendait pour réparer toute la pagaille qu'on m'avait mise dans le jardin. Et quand je trouvais le sommeil pour la deuxième fois, j'ai entendu une très jolie voix qui disait :

— Ouvrez, ouvrez. Vous dormez ?

J'ai enfilé mon pantalon aussi vite que j'ai pu et je

me suis trouvé face à Madame, qui m'apportait une assiette pleine de victuailles.

— Vous devez avoir votre part, il ne manquerait plus que ça ! Et Quima a très mal fait de vous demander d'essuyer les assiettes.

Elle est partie et au bout d'un moment des pas sur le sable et pan ! pan ! Et une voix d'homme :

— C'est vous le jardinier ?

— Oui monsieur, ai-je répondu, la bouche pleine.

— Je vous laisse une bouteille devant la porte, vous m'entendez ?

Je suis sorti prendre la bouteille, c'était du champagne et elle n'était pas débouchée. C'est un extra qui me l'avait apportée. Et tout à coup j'entends patatras ! Et je me mets à courir. C'est l'extra qui était tombé. Je l'ai aidé à se relever et il boitait. Comme il était de Barcelone, je crois bien qu'il n'avait pas l'habitude de marcher dans l'obscurité.

J'ai mangé tout ce qu'il y avait dans l'assiette, et pourtant j'avais davantage sommeil que faim. J'ai fini de manger assis sur le pas de la porte, à la clarté de la lune, qui commençait à monter le long de l'eucalyptus. Elle était apparue derrière la rambarde du mirador, un peu rouge, comme si elle annonçait de la pluie.

— Vous êtes en train de dîner ?

C'était à nouveau Feliu, qui mangeait lui aussi. Je lui ai montré la bouteille.

— Regardez ce qu'on m'a apporté.

Je ne sais pas d'où est sortie la jeune Française et

Feliu s'est levé et s'est enfui comme une fusée du côté des topinambours. La petite s'est plantée devant moi.

— Bonjour, a-t-elle dit.

Apparemment, elle avait appris à dire quelques mots. Elle s'est assise à côté de moi, muette comme une carpe. Au bout d'un moment, son père est arrivé. Il avait dû la chercher partout, désespérément, et il l'a emmenée en la tirant brusquement. Il était habillé en cuisinier et, comme il était très gros, c'était à s'y méprendre. Et dès qu'il a disparu Feliu s'est montré à nouveau.

— Vous allez être fâché.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— On a écrasé vos coronilles.

Nous sommes allés les voir, sans attendre. On dit qu'un malheur n'arrive jamais seul. Les coronilles, piétinées. Et les lupins colorés, de même. Tout était bon à jeter. Comme si une plante était un outil qui se casse et on en achète un autre pareil. Ils dansaient encore et moi le sang m'était monté à la tête. Quelques invités étaient entrés dans la maison et, par une fenêtre, nous avons vu monsieur Francesc qui jouait au billard avec le professeur de patin. Trois messieurs les regardaient, debout. Monsieur Francesc, habillé en squelette, n'était pas beau à voir derrière la vitre verte. Miranda est entrée, portant un plateau couvert de verres et de bouteilles de liqueur. Dès qu'elle a posé le plateau, un des messieurs qui étaient debout s'est approché d'elle et a soulevé son tablier ; elle lui a tapé vivement sur les doigts et il l'a

laissée tranquille. Elle a ramassé les verres vides et elle n'a pas pu les emporter tous, parce qu'ils ne tenaient pas sur le plateau. J'ai marché sur quelque chose de mou. C'était le bras d'un invité qui s'était endormi sur l'herbe. Et l'homme a gémi.

Ça a été une nuit de folie. Mais tout s'est bien terminé. Quand je me suis endormi, le soleil se levait et la maison semblait morte. Ils ont passé la journée au lit.

Le lendemain, alors que je regardais si je pouvais sauver les coronilles et que j'arrachais les lupins, une camionnette s'est arrêtée à l'entrée et l'homme qui était assis à côté du chauffeur est descendu et a frappé à la porte. Il a laissé un tas de paquets et a dit que tout était payé. Les paquets contenaient des palmes et des lunettes pour aller sous l'eau. Il y avait aussi des tubes pour respirer.

Avec Feliu, nous sommes allés un moment au mirador. L'eau était claire et nous pouvions voir tous leurs mouvements. Madame Rosamaria aussi mettait la tête dans l'eau. Au bout de quatre jours, ils se débrouillaient bien et ils allaient se rôtir encore plus loin. Quand ils ont vraiment su faire, ils sont partis pour Barcelone et à l'année prochaine.

Cela devait faire un mois qu'ils étaient partis. Un après-midi, j'étais près de l'entrée en train de regarder des plantes qui ne venaient pas bien et j'étais tellement distrait que je ne l'ai pas entendu arriver.

— Vous savez si c'est à vendre ?

C'était un homme d'âge moyen, un peu plus, très bien habillé, au visage légèrement rouge et avec une épaisse chevelure blanche.

— Pardon... ai-je dit en me retournant.

— Je voudrais savoir si ce terrain est à vendre.

Le monsieur parlait du terrain derrière ce qui est maintenant la haie de buis.

— Je ne saurais pas vous dire, ai-je répondu en rejetant un peu ma casquette en arrière.

Je savais que ce champ avait appartenu au vieux Farreres, qui avait vécu de nombreuses années à Tarragone et qui était mort riche. Il avait laissé un fils. Mais ce fils, nous ne l'avions jamais vu au village.

— Ça fait longtemps que je le vois comme ça, ce champ. Comme s'il n'avait pas de propriétaire.

— Vous ne savez pas à qui je pourrais parler, pour l'acheter ?

Après avoir beaucoup réfléchi, je lui ai donné le nom du vieux qui était mort et je lui ai dit que le fils était peut-être vivant et que c'était tout ce que je pouvais lui dire. Il a sorti un carnet et il a noté tout ce que je lui disais et après il m'a demandé le nom de mes patrons. Je le lui ai dit, même si ça ne me plaisait pas du tout, mais il ne partait toujours pas. Alors, il m'a demandé si le village était un village tranquille, si les gens étaient de braves gens et des tas de choses dans ce genre. Quand il m'a suffisamment tiré les vers du nez, il m'a dit qu'il était parti tout jeune pour l'Amérique, pour gagner de l'argent, et qu'il en avait

gagné beaucoup. Qu'il avait une fille très gâtée, qui devait se marier à la fin de l'année et que, pour lui faire plaisir, il cherchait une propriété dans ce village, une propriété avec un jardin sur la mer.